

Eugène Nus



**LES DOGMES
NOUVEAUX**

EUGÈNE NUS

**LES DOGMES
NOUVEAUX**

PRÉFACE

A ceux qui doutent, et voudraient croire ; à ceux qui tremblent, et n'osent espérer ; à ceux qui nient, à ceux qui raillent, j'offre ce livre.

Moi aussi, j'ai été atteint de cette triste contagion du doute, qui trouble les esprits et fausse les consciences, quand l'enseignement religieux n'est plus au niveau des connaissances acquises, de la raison développée.

Moi aussi, j'ai cédé à cette manie de scepticisme, à cette forfanterie d'incrédulité, vaniteuse faiblesse qui s'intitule force, et cache, sous sa moquerie, de secrètes angoisses et des terreurs inavouées.

L'étude et la réflexion m'ont amené à des croyances logiques, à une foi raisonnée.

Les convictions que j'ai acquises, je m'efforce aujourd'hui de les répandre, dans l'espoir qu'elles feront un peu de bien.

Sans autre but d'abord que de m'éclairer moi-même, j'ai interrogé les savants les penseurs, les mystiques, les têtes froides et les cœurs enthousiastes. J'ai cherché les concordances de leurs affirmations et de leurs désirs. J'ai rassemblé les rayons épars.

L'œuvre que j'entreprends est donc une synthèse de ce qui a été trouvé, entrevu et rêvé par les grands cœurs et les grands esprits.

C'est la réunion des larges aspirations et des formules élevées qui serviront un jour de base à une foi commune, à un idéal nouveau.

C'est la logique du sentiment, étayée de la logique des faits que révèle la science.

C'est la doctrine impérissable du Christ, dégagée des subtilités scolastiques et des conceptions naïves des anciennes théogonies.

C'est, autant du moins que le comporte l'état présent de l'esprit humain, une notion saine et réfléchie de Dieu, de la vie, de la responsabilité et de l'immortalité de l'Être, en même temps que l'affirmation religieuse de cette justice universelle, vers laquelle s'acheminent les sociétés de plus en plus éclairées, et qui seule, peut établir l'ordre vrai sur la terre.

Le trouble jeté dans les esprits par les événements contemporains appelle des publications de ce genre. Je voudrais, pour ma faible part, prouver que les hommes de l'avenir ne bornent pas leur idéal aux améliorations matérielles, et qu'ils ont à cœur de ranimer le flambeau que des mains inhabiles laissent éteindre.

Je voudrais surtout rallier les femmes à la cause du progrès, en leur montrant que, loin de froisser le sentiment religieux, l'idée nouvelle le développe et l'éclaire.

Eugène Nus.

Mars 1861.

P. S. Après dix-sept ans, je n'ai rien à changer dans cette préface, pas un mot à rayer dans ces vers. Le temps, la réflexion et l'étude n'ont fait qu'affermir mes convictions.

J'ai donné plus tard dans les *Grands Mystères* le développement complet et méthodique de ma pensée. Vers et prose ne font qu'un et tendent au même but : créer les éléments d'une synthèse religieuse qui mette d'accord les aspirations et les connaissances, la science et la foi, le sentiment et la raison.

Tant que cet accord ne sera pas fait, rien de durable ne se fondera. La haine restera dans les cœurs, l'anarchie dans les consciences, et tous les progrès accomplis pourront s'écrouler en un jour.

Il faut au monde moral un lien et un but. Ce lien et ce but, c'est l'idéal religieux qui les donne. Or les anciens dogmes ne nous relient plus, et, loin de nous relier, nous séparent. C'est donc cet idéal nouveau qu'il faut trouver.

J'ai cherché, selon mes forces, et je répète ici ce que j'ai écrit en tête des *Grands Mystères* : Sûr que la lecture de ce livre ne peut qu'élever l'âme et agrandir le cœur, je livre avec confiance à l'examen de tous ce que je crois avoir entrevu dans le problème de la vie.

Février 1878

Poésie

Rêve infini, mon âme aspire
Vers l'inconnu qui l'appelle... et la fuit.
Ce mot profond que je veux lire,
Jour radieux, peux-tu l'écrire,
Peux-tu l'écrire, ô sombre nuit ?
Dans le silence, ou dans le bruit.
Terre et cieux, pouvez-vous nous dire
Le but sans nom que l'on poursuit ?

Où vas, d'où vient chaque âme éclore ?
Source de vie, où donc as-tu puisé ?
Dernière fin, première cause,
Aux deux termes de toute chose,
L'abîme insondable est creusé.
Sphinx éternel, qui t'a posé
Devant la porte toujours close
Où notre esprit tombe, épuisé ?

Matière, esprit, qui faites l'être,
Rivaux conjoints dont les duels sont fameux,
Lequel est notre grand ancêtre,
Lequel est l'esclave ou le maître,
N'êtes-vous qu'un, êtes-vous deux ?
Dans vos replis mystérieux,
Lequel, du savant ou du prêtre,
Source et destin, vous voit le mieux ?

Enfermant tout dans un vieux livre
Que la lumière et le temps ont rongé,
L'un prescrit de croire et de vivre
Selon les règles qu'on doit suivre,
De par le Dieu qu'il a forgé.
En vain chaque âge a déjugé
Le Dieu que l'âge ancien lui livre,
Le prêtre seul n'a pas changé.

L'autre, plus libre en apparence,
Cherchant le vrai dans le chemin ouvert,
Par orgueil ou par défaillance,
Pose une borne à la science
Au point où son regard se perd.
Ne cherchez plus dans le désert
Le dernier mot de l'existence ;

Son alambic l'a découvert.

Dieu pur esprit et Dieu matière,
Vos deux clergés ne sont pas différents.
Il faut verser dans leur ornière,
Et ne pas franchir la barrière
De leurs dogmes intolérants.
O fanatiques de tous rangs,
Vous n'apportez pas la lumière ;
L'erreur seule fait les tyrans.

Rien n'est trouvé ; cherchons encore !
Cherchons en nous le creuset naturel
Où la vérité s'élabore.
Le cœur simple et droit qui t'adore
Dans le spectacle universel,
O problème de l'Éternel,
Est plus près de ce qu'on ignore
Que la cornue et le missel.

QUESTION

Si tout doit finir avec l'agonie,
Le rire et les pleurs, le doute et la foi ;
Si le ciel ouvert à notre génie,
Et les profondeurs sans fin de la vie
Se ferment pour vous, se ferment pour moi :

Si tous les chemins mènent aux abîmes ;
Si la mort n'est rien qu'un gouffre béant
Prenant les bourreaux avec les victimes,
Les immaculés et les noirs de crimes,
Pour les donner tous au même néant ;

Si le mal qu'on fait ou que l'on supporte,
Le bien qu'on répand ou que l'on reçoit,
Conduisent au seuil de la même porte
Où bonheur défunt e souffrance morte,
Dans l'oubli commun, sont égaux en soi ;

Si, devant la loi stricte et générale,
Cartouche, César et Vincent-de-Paul,
Quoique différents tous trois en morale,
Ont une valeur tout à fait égale,
A cinq ou six pieds au-dessous du sol ;

Si la conscience où chacun se compte,
Phare lumineux ou pâle flambeau,
Qu'elle ait éclairé l'orgueil ou la honte,
Au bout du trajet, n'est, en fin de compte,
Qu'une lampe éteinte au fond d'un tombeau ;

Si le fond de tout n'est qu'un vain caprice
De ce moteur fou qu'on nomme hasard ;
Si la fin de tout confond la justice,
Dément la vertu, rit du sacrifice,
Noyant l'arrivée avec le départ ;

Si tout s'équivaut, sagesse et folie,
Cœur pur, âme tendre, instinct bestial ;
Si tout est nectar, ou si tout est lie...
A quoi sert la mort ? A quoi sert la vie ?
A quoi sert le bien ? A quoi sert le mal ?

L'ENFANT

A mon fils

Je m'en souviens toujours, – et je ne suis que père ! –
C'était un soir d'hiver ; je rêvais, près du feu,
Regardant voltiger son aiguille légère
Qui façonnait déjà, – prévoyance de mère ! –
Un petit bonnet blanc, paré d'un ruban bleu.

Soudain elle s'arrête, et, d'une voix émue :
– Oh ! dit-elle, jamais je n'éprouvai cela. –
Puis, saisissant ma main : – tiens, vois-donc, il remue ! –
Une larme céleste obscurcit notre vue...
Un ange descendit, la prit... et s'envola.

Je m'en souviens toujours, – et je ne suis que père ! –
Du premier cri poussé par cette chère voix,
Quand, sorti tout à coup du foyer tutélaire,
Il prit possession de sa part d'atmosphère,
Et sentit la fraîcheur pour la première fois.

Fils de l'homme, salut ! salut, divin mystère !
Salut, mon premier né ! salut, mon tendre amour !
Que tu viennes d'en haut, ou montes de la terre,
Je bénis ta venue et le devoir austère
Qui m'échoit ici-bas, à dater de ce jour.

Dépôt sacré que Dieu confie à ma tendresse,
Je dois te rendre à lui pur et développé.
Ma force doit aider doucement ta faiblesse ;
Ton esprit doit mûrir, nourri de ma sagesse,
Et ton cœur, de mon cœur, sortir fort et trempé.

Tu viens prendre mon nom : je te le dois honnête :
Humble ou grand... Si tu peux, tu le glorifieras.
Mais tu dois le signer en portant haut la tête,
Et pouvoir saluer, sans que nul ne t'arrête,
Ma pierre tumulaire où tu le graveras.

Il grandit ; et, déjà, dans cette âme instinctive,
La personnalité s'affirme en résistant.

Il raidit contre moi sa volonté naïve.
O doux tyran, je cède à ta grâce attractive ;
Mais ta raison se forme, et ma raison attend.

Voyez-le distinguer et comparer les choses !
La nature vivante attire son regard :
– Qui fait voler l'oiseau, qui fait fleurir les roses ?
– Ah ! curieux, déjà tu remontes aux causes,
Et ton premier coup d'œil a nié le hasard.

Attends encore ! Ce Mot, que je viens de t'apprendre
Et que ton jeune cœur commence à vénérer,
Je te l'expliquerai, quand tu pourras comprendre.
Et je t'empêcherai de te laisser surprendre
Au noir écueil du doute, où j'ai failli sombrer.

Je te dirai les noms que mon âme révère ;
Le grand calendrier des penseurs méconnus
Qui, la croix sur l'épaule, ont gravi leur calvaire,
Et, jetant sur leur siècle un rayon qui l'éclaire,
Deviennent des héros, quand les temps sont venus.

Dans les trésors confus de la recherche humaine,
Nous irons butiner, au milieu des erreurs,
Les principes féconds de l'union prochaine,
Ainsi qu'on voit l'abeille, errante sur la plaine,
Pour composer son miel, boire à toutes les fleurs.

Nous fouillerons ensemble au chaos de l'histoire ;
Tu verras s'enchaîner la logique des faits ;
L'esprit humain monter, de désastre en victoire,
Et jusqu'au sang versé pour une vaine gloire,
Servir, sous les tyrans, la cause du progrès.

La poésie et l'art, joyaux de la pensée,
Qui des peuples éteints décorent le tombeau,
Nous diront les essors de leur vie effacée,
L'Idéal progressif dont la voie est tracée,
Et nous conduit au bien, par la route du beau.

La science, incomplète encore et vacillante,
Cherchant à réunir ses rameaux divisés,
Nous apprendra les lois de la force vivante
Qui combine et régite, dans leur forme savante,
Les éléments communs où nos corps sont puisés.

Prends garde ! Un piège est là, fatal aux cœurs vulgaires :

Loin des grands horizons du problème inconnu,
La loupe et le scalpel ont aussi leurs chimères.
Dans l'examen étroit des choses secondaires,
Plus d'un s'est égaré, qui n'est pas revenu.

Si je mourrais trop tôt, prends la foi pour boussole ;
Et va !... Si tu te perds, tu te retrouveras.
Sans chercher les bravos d'une foule frivole,
Sème dans les bons cœurs la nouvelle parole ;
Et puis.... S'il faut souffrir, enfant ... tu souffriras !

L'AMOUR

La loi d'amour est souveraine.
Partout son doux verbe est écrit.
Elle féconde, unit, entraîne
La matière comme l'esprit.
La terre s'échauffe à vos flammes ;
Les cieux modulent vos accords,
Amour, attraction des âmes,
Attraction, amour des corps !

En molécule insaisissable,
Soumise à la fatalité,
Pour former le fer ou le sable,
A son amour l'affinité.
Sous la loi qui règle et protège
Le mouvement universel,
L'atome à l'atome s'agrège,
Selon son attrait naturel.

La fleur, déjà plus instinctive,
Et présentant le bien-aimé,
Dans sa corolle sensitive
Lui prépare un lit embaumé.
L'heure de l'hymen est prochaine ;
Voyez l'étamine éclater !...
Le pistil a conçu la graine...
Le calice va l'abriter.

Plus libre et plus sensible encore,
L'Oiseau, ce fils aimé du jour,
De son gosier souple et sonore,
Fait ruisseler les chants d'amour.
Dans sa vie ardente et joyeuse,
Les essors se sont agrandis ;
Et s'il chante pour la couveuse,
Il chante aussi pour les petits.

Voici l'Homme : sur son front brille
Le sceau de suzeraineté.
Son amour créera la famille,
La patrie et l'humanité.
Il monte encore ; il cherche... il aime
Les Mondes qu'il voit, Dieu qu'il sent...

Élan sans fin, trésor suprême
Qui s'accroît en se dépensant !

Montre-nous quels transports tu voiles,
Mer sans rive de l'éther bleu !
Apprends-nous pourquoi les étoiles
Échangent des baisers de feu !
Dis-nous si la Comète errante
Cherche un soleil qu'elle a rêvé,
Et comment la Planète enfante,
Et dans quel sein l'astre est couvé !

Et Toi, source de toutes choses,
Toi, dont la vie embrasse tout,
Toi, le distributeur des causes,
Toi, dont la tendresse est partout,
Ton amour, comment le décrire ;
Ton amour, comment le nommer ?...
Je cherche un mot qu'on puisse dire.
Et je n'en trouve qu'un : Aimer.

TRISTESSE

Il est des jours où l'âme est oppressée ;
Un deuil inexplicable enveloppe le cœur.
On dirait le remord d'une faute passée,
Ou le reflet d'une douleur
Que le temps n'a pas effacée.

D'où vient cette tristesse, et d'où vient cet ennui ?
Mon cœur aime, et ma tête pense ;

Si mon chemin est rude à travers l'existence,
Devant mes pas des étoiles ont lui.
Mon âme est exempte d'envie ;
Richesse, honneurs, plaisirs n'ont point d'attraits pour moi ;
Je pense à la mort sans effroi,
Et ne me plains pas de la vie.
Je souffre cependant, et je ne sais pourquoi.

Que me veux-tu, noir chagrin qui m'accables ?

– O souffrances de mes semblables,
Est-ce vous qui pleurez en moi ?

LE PRINTEMPS

Le sol reverdit ; l'hiver fuit ; l'oiseau chante ;
Le ruisseau des bois s'est remis à courir ;
Le chêne bourgeonne, et le sillon fermente :
Quelques jours encore, et la fleur va s'ouvrir.

Tout semblait mort sous la glace et le givre.
Vieillards, voyez ! La mort n'est qu'un sommeil.
Qu'a-t-il fallu pour faire tout revivre ?...
Il n'a fallu qu'un rayon de soleil.

Le sol reverdit ; l'hiver fuit ; l'oiseau chante ;
Le ruisseau des bois s'est remis à courir ;
Le chêne bourgeonne, et le sillon fermente :
Quelques jours encore, et la fleur va s'ouvrir.

La mort n'est qu'un anneau de la chaîne.
Je t'ai compris, au froid réparateur !
La fleur périt, c'est pour former la graine ;
Le grain semé reformera la fleur.

Le sol reverdit ; l'hiver fuit ; l'oiseau chante ;
Le ruisseau des bois s'est remis à courir ;
Le chêne bourgeonne, et le sillon fermente :
Quelques jours encore, et la fleur va s'ouvrir.

Bourgeon naissant, tu vis tomber la feuille ;
Elle remonte en sève, et te nourrit.
Ainsi chaque âge, en l'épurant, recueille
L'esprit ancien qu'il féconde et mûrit.

Le sol reverdit ; l'hiver fuit ; l'oiseau chante ;
Le ruisseau des bois s'est remis à courir ;
Le chêne bourgeonne, et le sillon fermente :
Quelques jours encore, et la fleur va s'ouvrir.

– Oui, tous les ans, la fleur se renouvelle ;
La sève monte, et la tige grandit ;
Mais cette fleur est une fleur nouvelle ;
L'autre est bien morte... – Eh ! qui donc te l'a dit ?

Le sol reverdit ; l'hiver fuit ; l'oiseau chante ;
Le ruisseau des bois s'est remis à courir ;

Le chêne bourgeonne, et le sillon fermente
Quelques jours encore, et la fleur va s'ouvrir.

Vois-tu, là-bas, où la brise l'emporte,
Ce papillon tout saturé de miel ?
Ne dis-tu pas que la chenille est morte ?
Tiens ! La voilà qui se perd dans le ciel.

Le sol reverdit ; l'hiver fuit ; l'oiseau chante ;
Le ruisseau des bois s'est remis à courir ;
Le chêne bourgeonne, et le sillon fermente :
Quelques jours encore, et la fleur va s'ouvrir.

LE NUAGE

Je suis le fils des vagues bleues ;
Le soleil m'a pris dans la mer,
Et j'ai fait des milliers de lieues
Sur les chemins flottants de l'air.

J'apporte aux continents la vie,
A l'atmosphère la fraîcheur,
Au poète la rêverie,
A vos horizons la couleur.

Les bois m'appellent dans ma course :
Ils ont leur dîme à prélever ;
Et je renouvelle la source
Où le chevreuil vient s'abreuver.

Buvez mon eau pure et féconde,
Biches, oiseaux et gazons verts !
Celui qui m'a tiré de l'onde,
A dispersé mes sels amers.

Je suis la rosée et, la pluie ;
Quand j'ai baigné l'herbe et les fleurs,
Un rayon de soleil m'essuie,
Pour aller me porter ailleurs.

Au sein de la terre vivante,
J'accomplis des travaux secrets ;
J'apprête les sucs que la plante
Fait monter dans les rameaux frais.

Les monts dont j'effleure la tête,
Sur leurs ravins pierreux penchés,
Me disent quand je passe : – Arrête !
Nos réservoirs sont desséchés. –

Mes nappes tombent des collines ;
Et déjà le génie humain
Dresse les plans de ses turbines,
Sur les pentes de mon chemin.

Ou bien, dais la chaudière ardente
Dont je mords en vain la paroi,

Il m'emprisonne haletante,
Et dit : – Esclave, entraîne-moi –

Utilise ma force, maitre !
Fais-en des ailes et des bras !
Demande encore ! je ferai naître
D'autres richesses sur mes pas.

Crains-tu que ton foyer s'éteigne ?
Marche, et prodigue sans terreur
Les épargnes de chaque règne !
J'ai la lumière et la chaleur.

Tentez ces nouvelles épreuves !...
Adieu, chercheurs de l'inconnu !
Je retourne, par les grands fleuves,
A la mer, d'où je suis venu.

QUI VOUS ENTEND ?

Brises des nuits, parfums des fleurs,
Concert divin de la matière,
Emportez avec vous nos cœurs
Vers le foyer de la lumière !
Brises des nuits, parfums des fleurs,
Apprenez-nous votre prière !

Où monte l'hymne qui s'exhale
Du fond de la création ?
Où va ton chant joyeux, Cigale,
Et ton rugissement, Lion ?
Pour qui, voix et bruits de la terre,
Votre chœur qui plane, flottant ?...
Pour l'homme, cet autre mystère ?...
Mais, quand il dort, qui vous entend ?

Brises des nuits, parfums des fleurs,
Concert divin de la matière,
Emportez avec vous nos cœurs
Vers le foyer de la lumière !
Brises des nuits, parfums des fleurs,
Apprenez-nous votre prière !

De vos profondeurs inconnues,
Forêts sans nom, sols ignorés,
Pour qui s'élèvent dans les nues
Les plaintes que vous soupirez ?
Solitude où le Simoun gronde,
Vaste mer au sein palpitant,
Flots des sables et flots de l'onde,
Voix du désert, qui vous entends ?

Brises des nuits, parfums des fleurs,
Concert divin de la matière,
Emportez avec vous nos cœurs
Vers le foyer de la lumière !
Brises des nuits, parfums des fleurs,
Apprenez-nous votre prière !

Globes qui roulez en cadence,
En traçant le cercle éternel,
Vous jetez votre note immense

Dans le cantique universel.
Parmi les plaines infinies,
Le concert infini s'étend...
Mystérieuses harmonies,
Voix des mondes, qui vous entends ?

Brises des nuits, parfums des fleurs,
Concert divin de la matière,
Emportez avec vous nos cœurs
Vers le foyer de la lumière !
Brises des nuits, parfums des fleurs,
Apprenez-nous votre prière !

Quand, d'un front humain, la pensée
Fait jaillir les rêves de feu ;
Quand, d'une poitrine oppressée,
Sort un sanglot qui dit – Mon Dieu ! –
Quand un regard mourant embrasse
Tout ce que l'on quitte en partant ;
Quand, là-haut, il cherche sa place,
Voix de l'âme, qui vous entend ?

Brises des nuits, parfums des fleurs,
Concert divin de la matière,
Emportez avec vous nos cœurs
Vers le foyer de la lumière !
Brises des nuits, parfums des fleurs,
Apprenez-nous votre prière !

Qui vous entend, hommes et Mondes,
Dans votre joie et dans vos maux ;
Qui vous entend, ô mers profondes,
Grands soleils et petits oiseaux ?...
Celui que l'Univers proclame
Aux yeux du pâtre et du savant :
C'est le foyer de votre flamme ;
C'est le cerveau du Tout-Vivant !

Brises des nuits, parfums des fleurs,
Concert divin de la matière,
Emportez avec vous nos cœurs
Vers le foyer de la lumière
Brises des nuits, parfums des fleurs,
Apprenez-nous votre prière !

SENTIMENT ET RAISON

La vie a deux essors ; la Pensée a deux guides :
L'un marche à pas comptés, par des chemins arides ;
L'autre s'élançe, ardent comme un rayon de feu.
Celui-ci fait aimer, celui-là fait connaître.
Sentiment et Raison, ces deux pôles de l'Être
Dont la synthèse est dieu.

Tous deux ont même but : le vrai bien ! s'ils s'égarerit,
C'est que, pour le chercher, souvent ils se séparent.
Alors chacun se perd : la logique et le cœur.
Le sentiment extrême arrive à la folie ;
La raison, loin de Dieu que son orgueil oublie,
Aboutit à l'erreur.

Des âges écoulés c'est la querelle vaine.
L'Homme a laissé flotter sa pensée incertaine
Entre ce double écueil, qu'il n'a point dépassé.
Tout chair, ou tout esprit... Le réel, ou le rêve...
Sans espérer qu'un jour la dispute s'achève,
Les siècles ont passé.

Étourdiment poussé de chimère en chimère,
Le sentiment suivait sa ligne imaginaire
Dans les champs inconnus de l'avenir humain.
La raison décrétait les bornes du possible,
Et, limitant la vie à la chose visible,
S'arrêtait en chemin.

Selon l'esprit des temps, la lutte se transforme :
L'argument épuisé revêt une autre forme,
Et, sous des mots nouveaux, reparaît triomphant.
L'homme, toujours plongé dans l'angoisse secrète,
Se demande éperdu : – Que me dit le poète,
Que me dit le savant ? –

Nous la verrons bientôt, la marche régulière ;
L'heure du grand accord, où Chaleur et Lumière
Confondront leur vertu dans un même rayon,
Et traceront ensemble, au cœur de la nature,
Sur la route passée et la route future,
Un lumineux sillon.

FOI

Foi ne veut plus de mystères.
Elle allume enfin son flambeau,
Et quitte les vieux sanctuaires
Où régnait la nuit du tombeau.

Ce que le sentiment révèle,
Est expliqué par la raison.
Salut à l'aurore nouvelle
Que l'on voit poindre à l'horizon !

Où marches-tu, fils de la terre,
Les yeux éteints, le front penché,
Traînant ton fardeau de misère,
Et, cherchant ton destin caché ?

Le froid t'étreint ; le mal t'enchaîne.
Et le doute épaissit ta nuit.
Relève-toi, pauvre âme humaine ;
Regarde en haut : – le soleil luit ! –

Retourne à l'arbre de science
Il porte la rédemption.
Epèle, plein de confiance,
Le mot de la création

La foi vient en aide au génie.
Portée sur ses ailes de feu,
Monte la spirale infinie
Qui va, du grain de sable, à Dieu !

La nature, voilà le Verbe !
Ses enseignements sont pareils,
Qu'on interroge le brin d'herbe,
Ou qu'on mesure les soleils.

Homme, vainqueur de l'ignorance,
L'universelle Vérité,
Qui fut cachée à ton enfance.
Se montre à ta virilité.

Révélation permanente,
La terre et l'eau, l'air et les cieux,

Comme autant de pages vivantes,
Se déroulent devant tes yeux.

Ta foi demande des miracles ?
Voilà les merveilles sans fin.
Tu veux connaître les oracles ?
Lis ! C'est le livre du destin.

Dans les entrailles de ton globe,
Dans les profondeurs de ton ciel,
Si tu veux croire enfin, dérobe
Le secret providentiel !

La Foi ne veut plus de mystère.
Au genre humain grandi, sa voix
Ne dit plus seulement – Espère ! –
Elle lui dit encore : – Vois ! –

LA MORALE

Mutabilité de la conscience,
Progressant comme elle avec l'idéal,
La Morale humaine a ses jours d'enfance,
Et cherche le bien à travers le mal.
Au commencement des temps et des races,
Elle assoit déjà son règne à venir ;
Le premier instinct qui groupe les masses,
Lui demande un frein pour les contenir.

Pour mieux assurer son joug nécessaire,
Imposer aux fils la foi des aïeux,
Elle fait le Code et régit la terre ;
Elle fait le Dogme et promet les cieux.
Et l'esprit humain, façonné pour croire.
Subit, sans porter son rêve au-delà,
Ce chaos barbare et contradictoire
Qui condamne ici ce qu'il prescrit là.

Là, le sang flétrit ; là, le meurtre honore ;
Là, bétail humain, l'esclave est coté.
Un peuple proscrit ce qu'un autre adore,
Imposture ici, lumière à côté.
Et chaque morale, infailible et sûre,
Prétend diriger l'homme vers son but ;
Et, se proclamant la doctrine pure,
Veut s'éterniser, au nom du salut.

Mais, par intervalle, une voix s'élève,
Et l'Homme s'agite en son lourd sommeil.
Sur un front élu qui pense, ou qui rêve,
Vient de rayonner l'aube du réveil.
Le peuple, étonné, se lève. Il écoute...
Les cœurs sont touchés. Les plus résolus
Suivent l'inspiré qui montre la route,
Et l'humanité fait un pas de plus.

AGE D'OR

Voyez dormir l'Enfant, cette âme toute neuve,
Tranquille, confiant, sûr qu'à chaque réveil,
Il trouvera toujours un sourire pareil,
La chanson qui l'égaie, et le lait qui l'abreuve !

Ainsi l'Homme a dormi sur le sein maternel,
Laisant couler sa vie insouciant et pure,
Quand, éclore à son tour, des flancs de la nature,
Sa race fut créée, an moment solennel.

Un vague souvenir de la première enfance.
A travers nos douleurs, a toujours persisté.
Pâle, indécis, confus, et mal interprété,
Il égara longtemps les âges d'ignorance.

Pourquoi ce bonheur calme a-t-il sitôt fini,
Pour faire place aux jours de misère et de lutte ?...
Les Sages des vieux temps nous parlent d'une chute,
Et d'un crime sans nom dont l'Homme fut puni...

Comment, croire à la faute et concevoir la peine ?
– Châtiment ! – dites-vous. C'est un mot odieux.
Il doit être inconnu dans la langue des dieux.
Il doit être effacé de la parole humaine.

Et ma raison reprend, d'accord avec mon cœur :
– Brahma, Bélus, Odin... – n'importe la croyance, –
Quel crime un être né dans l'état d'innocence,
Dieu juste, a-t-il commis pour un pareil malheur

Si tu l'as créé bon, le crime est impossible.
Si tu l'as fait méchant, la faute en est à toi ;
Et n'as-tu pas prévu qu'il trahirait sa foi,
Toi qui sais l'inconnu, toi qui vois l'invisible ?... –

Je retourne à l'enfant, et je l'entends crier.
Il est fort, et déjà s'éloigne de sa mère,
Il tombe, se relève ; il pleure de colère,
Et la mère sourit et le laisse... essayer !

– Il faut bien que mon fils fasse un homme ! dit-elle. –
Nous sommes cet enfant que la Terre a sevré ;

Qui va seul, essayant son pas mal assuré ;
Qui s'obstine, s'irrite, et qu'une mère appelle.

(....)

Nuages, écartez vos voiles ;
Laissez-nous voir tout le ciel bleu
Paré de ses bouquets d'étoiles !...
Notre âme veut contempler Dieu.

A l'autre moitié du monde
Portant un jour attendu,
Là-bas, dans la mer profonde,
Le soleil est descendu.
L'ombre envahit en silence
Les forêts pleines de nids,
Où le vent du soir balance
Les mères et les petits.

Nuages, écartez vos voiles ;
Laissez-nous voir tout le ciel bleu
Paré de ses bouquets d'étoiles !...
Notre âme veut contempler Dieu.

Derrière ce rideau sombre,
Comme des points radieux,
Brillent des Soleils sans nombre,
Dans l'azur foncé des cieux ;
Et plus loin, plus loin encore...
Où le rêve ne va plus...
D'autres allument l'aurore
Pour des mondes inconnus.

Nuages, écartez vos voiles ;
Laissez-nous voir tout le ciel bleu
Paré de ses bouquets d'étoiles !...
Notre âme veut contempler Dieu.

Autour d'un centre invisible,
Rois couronnés de rayons,
Par un attrait infaillible,
Ils mènent leurs tourbillons ;
Et ces grands foyers, eux-mêmes,
Font tourner dans les airs,
Autour de Soleils suprêmes,
Leur cortège d'Univers.

Nuages, écartez vos voiles ;
Laissez-nous voir tout le ciel bleu
Paré de ses bouquets d'étoiles !...
Notre âme veut contempler Dieu.

Et plus haut, et toujours montent
Les Mondes hiérarchisés ;
Par les Pouvoirs qui les comptent,
L'un pour l'autre organisés ;
Et leurs groupes innombrables
Sillonnent, sous l'œil divin,
Les cieux incommensurables,
Dans leurs spirales sans fin.

Nuages, écartez vos voiles ;
Laissez-nous voir tout le ciel bleu
Paré de ses bouquets d'étoiles !...
Notre âme veut contempler Dieu.

C'est la chaîne de la vie
Qui ne s'interrompt jamais ;
C'est la Substance infinie,
Une sous tous ses aspects ;
C'est l'éternelle Lumière,
L'éternelle Activité ;
C'est..., l'Esprit et la Matière ;
C'est Dieu, dans l'immensité !

Nuages, écartez vos voiles ;
Laissez-nous voir tout le ciel bleu
Paré de ses bouquets d'étoiles !...
Notre âme veut contempler Dieu.

Dieu, dont le vouloir fait naître
Ces globes qu'il mesura ;
Embrassant dans son grand être
Ce qui fut, est ou sera ;
A la fois Force et Science,
Loi suprême et Liberté,
Immortelle Conscience,
Universelle Bonté.

Nuages, écartez vos voiles ;
Laissez-nous voir tout le ciel bleu
Paré de ses bouquets d'étoiles !...
Notre âme veut contempler Dieu.

Ame de tout ce qui pense,
Foyer de tous les amours,
Source de toute existence,
But où tout revient toujours...
Voilà le Dieu que notre âme
Devine... sans l'expliquer,
Et qu'en des élans de flamme,
Notre esprit monte invoquer,

Nuages, écarter vos voiles ;
Laissez-nous voir tout le ciel bleu
Paré de ses bouquets d'étoiles !...
Notre âme veut contempler Dieu.

IL EST PARTOUT

Dans l'église déserte et sombre,
Pourquoi, seul, derrière un pilier,
Viens-tu t'agenouiller dans l'ombre,
Loin du ciel, et loin du foyer ?
Ce monde a des temples sans nombre.
Si ton âme a soif de prier,
Va boire à la source infinie !
La Prière est œuvre de vie,
Tout coin de terre est un saint lieu.
Il est partout : parlez à Dieu !

Connais-tu la mousse et le chêne ?
Connais-tu la fleur et le fruit ;
Les bois, la montagne, la plaine ;
L'azur étoilé de la nuit ;
La grande mer, sombre ou sereine,
Où l'immensité plane et fuit ?...
C'est là qu'est l'Église infinie ;
C'est la Nature c'est la Vie !
Tout coin de terre est un saint lieu.
Il est partout : parlez à Dieu !

Connais-tu l'Art et l'Industrie,
Ces efforts des cerveaux pensants ?
Connais-tu la sueur bénie
Des bras forts et des fronts puissants ?
Deux prières : Travail, Génie ;
Deux temples l'Atelier, les Champs !
C'est encore l'Église infinie ;
C'est le souffle humain c'est la Vie !
Tout coin de terre est un saint lieu.
Il est partout : parlez à Dieu !

Connais-tu l'Amour, cercle immense,
Sans limite dans ses ardeurs ?
Connais-tu la sainte espérance,
Assise au chevet des douleurs ?...
Amour, espoir, bonheur, souffrance,
Ce qui palpite dans les cœurs,
C'est toujours l'Église infinie ;
C'est l'âme humaine : c'est la Vie !
Tout coin de terre est un saint lieu.

Il est en vous : parlez à Dieu !

LES MORTS

O morts aimés, que cette terre
A vus passer, mêlés à nous,
Révélez-nous le grand mystère
O morts aimés, où vivez-vous

Globes flamboyants, qui peuplez l'espace,
Sœurs de notre terre, étoiles des cieux,
Laquelle de vous prépare ma place,
Et me garde un sort sombre ou glorieux ?
Laquelle de vous a reçu les âmes
De ceux que j'aimais, et que j'ai perdus ?
Dans un blanc rayon de vos douces flammes,
Sur mon front rêveur sont-ils descendus ?

O morts aimés, que cette terre
A vus passer, mêlés à nous,
Révélez-nous le grand mystère
O morts aimés, où vivez-vous ?

Ou bien, attachés au sort de la terre,
Par la destinée, ou par leur amour,
Sont-ils emportés dans notre atmosphère,
Attendant là-haut l'heure du retour ?
Ou, plus près encore, esprits invisibles,
Sont-ils parmi nous, mêlés à nos jours,
Prêchant la concorde aux cœurs insensibles,
Et pleurant tout bas de les trouver sourds ?

O morts aimés, que cette terre
A vus passer, mêlés à nous,
Révélez-nous le grand mystère :
O morts aimés, où vivez-vous ?

Mystère profond de l'âme infinie,
Depuis bien longtemps, je te cherche en vain
J'ai pâli mon front à creuser la vie,
Sans pouvoir trouver le secret divin.
Mais, ô morts chéris, qu'importe où vous êtes ?
De loin ou de près, vous venez en moi ;
J'ai cédé souvent à vos voix secrètes,
Et votre chaleur réchauffe ma foi.

O morts aimés, que cette terre
A vus passer, mêlés à nous,
Révélez-nous le grand mystère :
O morts aimés, où vivez-vous ?

SOYEZ HEUREUX !

Les fleurs et les oiseaux, et le flot qui murmure,
Et la campagne verte, et les horizons bleus,
Toutes les voix de la nature
Disent à l'homme : – Sois heureux ! –
La Nature, c'est Dieu parlant à l'âme humaine ;
C'est le livre sacré, signé du Créateur.
– Je t'ai donné ce globe, ô race souveraine !
En jardins enchantés transforme ton domaine,
Pour ma gloire et pour ton bonheur ! –

L'homme, faible et craintif, aux premiers temps du monde,
Sous le malheur présent, sous le malheur prédit,
A proclamé sa chair immonde ;
A cru la terre un lieu maudit.
La vie est un exil, le travail un martyr ;
Il naît pour un combat sombre et perpétuel,
Immolé s'il raisonne, et damné s'il désire.
– Souffre et meurs ! Tu n'as pas même le droit de dire :
Mais que t'ai-je fait, Dieu cruel ? –

La parole divine, aujourd'hui mieux comprise,
N'apporte plus au cœur le désordre et l'effroi.
Les piliers de la grande Église
Sont la Raison, l'Amour, la Foi.
L'Enfant ne tremble plus devant son père : il l'aime !
L'homme ne pâlit plus devant le Dieu vengeur :
Il sent que sa terreur était presque un blasphème,
Et que, supposer Dieu nous jetant l'anathème,
C'était outrager sa grandeur.

Dieu n'a jamais maudit ; Dieu ne peut pas maudire.
Nous l'avions modelé sur nos propres erreurs ;
Nous lui prêtres notre délire,
Nos rancunes et nos fureurs.
L'éternelle Justice a son cours immuable ;
De ce qu'il a semé, chacun reçoit le fruit.
– Qui punit le méchant, qui frappe le coupable ?
– Le trouble de leur cœur, le remords implacable,
Et l'épouvante qui les suit. –

Rien ne marque la chair du sceau de l'infamie.
Enfants épanouis, couronnez-vous de fleurs !

Poètes, célébrez la Vie !
Peintres, étalez vos couleurs !
Dieu qui fit la beauté, la grâce, la jeunesse,
Mit un charme à l'amour, un attrait au plaisir.
Mais que tous aient leur part au banquet d'allégresse !
Travaille, Humanité, pour créer la richesse !
Le progrès est fils du désir,

Je rêve d'heureux jours, où la grande Harmonie
Unira ses enfants dans un destin commun.
Selon la parole bénie,
Tous les hommes ne seront qu'un,
Les deux puissants fléaux : Ignorance et Misère,
Ne feront plus douter les cœurs religieux.
Ce monde accomplira son progrès volontaire ;
Et les efforts humains gagneront, pour la terre,
Le bonheur qu'on ne croit qu'aux cieux.

LA PLANTE

Dans ce globule noir, que chasse mon haleine,
Dort la plante à venir : racines, tige et fleurs.
Si petit que mes yeux le distinguent à peine,
Il contient, enfermés dans sa cosse d'ébène,
Les plus riches parfums, les plus fraîches couleurs.

La Nature a caché ses frileuses toilettes
Dans ces humbles réduits que respecte l'hiver ;
Ses robes de satin, ses flottantes aigrettes,
Ses colliers de grenat, ses blanches collerettes,
Ses manteaux bigarrés, brodés de velours vert.

Le printemps est venu, ramenant la fauvette,
Dont le buisson voisin balance encore le nid ;
Les germes réveillés sortent de leur retraite,
Et boivent à l'envi, comme l'enfant qui tète,
Le suc vivifiant que la terre fournit.

Tout travaille, et concourt à l'œuvre souterraine :
Les rayons du soleil et les brises de nuit ;
Les mille gouttes d'eau que le nuage égrène ;
Et les tièdes vapeurs dont l'atmosphère est pleine ;
Et la foudre qui gronde, et l'orage qui fuit.

Dans l'air et dans le sol allant chercher la sève,
Le végétal naissant a pris ses deux essors :
La racine s'enfonce, et la tige s'élève ;
Et les rameaux feuillés, dont la forme s'achève,
Complètent à la fois ses membres et son corps.

– Allez, petits enfants, cueillir les pâquerettes !
Et toi vierge songeuse, au bord des verts sentiers,
Plongeant tes doigts rosés sous les feuilles discrètes,
Dans leurs abris touffus cherche les violettes,
Pour embaumer ton sein des parfums printaniers !

Le moment est venu pour toi, comme pour elles ;
L'heure où le frais bouton voudrait s'épanouir ;
Où le cœur, étonné de ses flammes nouvelles,
Et, pressentant déjà les transes maternelles,
Ne sait s'il doit pleurer, s'il doit se réjouir. –

Tout est prêt pour aimer. La Nature se pare
De ses milliers d'atours, arrosés de senteurs ;
Le luxe des jardins fait soupirer l'avare ;
Jusqu'aux pôles glacés, où pâlit la fleur rare,
L'amour allume encore de fiévreuses ardeurs.

– Plante, qui donc a dit que tu n'es qu'une chose,
Que tu ne ressens rien, et que tu ne vis pas ?
Celui-là n'a jamais vu s'ouvrir une rose,
Ni suivi le bourgeon dans sa métamorphose,
Ni senti la forêt le consoler tout bas.

Il n'a pas vu la feuille, affaissée et morbide,
Se relever soudain, quand l'orage est passé,
Au rayon qui revient, s'étaler toute humide,
Et, sous l'ardent baiser du ciel qui se déride,
Oublier aussitôt son malaise effacé.

Il n'a pas vu ces fleurs, que le soleil attire,
Suivant avec amour les pas du bien-aimé,
Se fermer tristement quand sa lumière expire ;
Ni ces Belles de nuit qui n'offrent leur sourire
Qu'aux astres langoureux, dont le soir est semé.

Ni cette Sensitive, aux allures mystiques,
Dont la fierté s'indigne au toucher le plus doux ;
Dont les rameaux, armés d'aiguillons symboliques,
Défendent sans merci les corolles pudiques,
Et que le chloroforme endort ainsi que nous.

Ni la fille des eaux, la blanche Valisnère
Qui, sur le flot mobile où la suivra l'époux,
S'élançait, déroulant son hélice légère,
Redescend fécondée, et cache, tendre mère,
Son bonheur ignoré, loin des zéphyrus jaloux.

Celui-là ne sait pas qu'en une chaîne immense,
Sans lacune et sans fin, l'être à l'être s'unit,
Anneaux entrelacés de la grande Existence ;
Et qu'il demanderait en vain à la science
Où l'animal commence, où la plante finit.

LA FORÊT

Vois-tu sommeiller le grand bois,
Sous la lune qui le regarde ?
Seule, la source babillarde
Fait toujours entendre sa voix.

Fuis les Nâïades importunes !
Enfonce-toi dans les sentiers
Où les blancs rayons, sous tes pieds,
Tracent des arabesques brunes !

Descends dans les fonds assombris,
Où le cerf, au bord de la mare,
Quand l'ombre, à midi, devient rare,
Va chercher de plus frais abris !

Aucun rameau ne se balance ;
Pas une haleine, pas un bruit !
Dans l'immensité de la nuit,
C'est l'immensité du silence.

Pense ! Voici l'heure et le lieu.
Le monde est loin ; l'Infini s'ouvre :
C'est l'instant où l'âme découvre
Le lien qui l'attache à Dieu.

O Pensée, essence sublime,
D'où viens-tu ?... De ce ciel profond,
D'où rayonne sur notre front,
Les soleils semés dans l'abîme ?

D'un foyer plus riche et plus pur,
L'idée, en vibrant, jaillit-elle ?
Sur le front troublé qui l'appelle,
Pour éclairer un rêve obscur ?...

– Qu'est-ce donc ? – Alerte ? – peut-être
Nos pas auront effarouché
Un faisand qui dormait, perché
Sur une branche de ce hêtre.

Il nous prend pour des ennemis.
– Cruels, vous dévorez ma race !

– Et toi, quand tu te mets en chasse,
Ne manges-tu pas les fourmis ? –

Autre problème ! autre mystère !
Dans ces bois frais et parfumés,
A mille monstres affamés
Chaque fourré sert de repaire.

Le sang ruisselle dans les nids ;
L'amant apporte à son amante
Des lambeaux de chair palpitante,
Fruit de massacres impunis.

Sous chaque brin, sous chaque feuille,
Se livrent des duels furieux,
Manquant, pour être glorieux,
D'un Homère qui les recueille ;

Et, dans leur accord solennel,
Ces chants, qui font rêver et croire,
Ne sont que les cris de victoire
De ce carnage universel.

Et les âmes tendres frémissent ;
Et les plus croyants ont douté...
Et, dans leur calme majesté,
Les grands Mystères s'accomplissent ;

Et sur la Terre, et dans les Cieux,
Sous l'œil clément du divin père,
Tout s'équilibre et se pondère,
Dans un concert harmonieux !

Et la Nature maternelle,
Dans ses mille creusets vivants,
Élabore les éléments
Qu'elle combine et renouvelle ;

Et dans l'Homme, premier anneau
D'une autre chaîne qui commence,
Elle résume l'œuvre immense,
Promise à l'avenir nouveau.

S'épurant les uns par les autres,
Ainsi les Règnes engrenés
Raffinent leurs suc, destinés
A revivifier les nôtres.

Des trésors du sol et de l'air
L'arbre fait des saveurs exquises,
Et des sèves qu'il a conquises,
L'oiseau nous compose sa chair.

Enchaînement fécond des vies !
O vivant travail de la mort !
Non, rien n'est le jouet du sort,
Même l'insecte des prairies !

Apparente destruction,
C'est par ta loi que tout progresse,
Et monte, s'écroulant sans cesse
Dans l'éternelle ascension !

– O forêt muette et voilée,
Forêt, voilà ce que tu dis !
En nos cœurs, par la foi grandis,
La Nature s'est révélée.

Mais tu t'agites doucement,
Dans ton bain de fraîche rosée,
Et ta peuplade, reposée,
Commence son gazouillement.

Là-bas, la fourmilière humaine
Va se réveiller à son tour.
Il faut gagner le pain du jour...
Allons reprendre notre chaîne !

COURAGE !

Il faut souffrir, ami ; ne te révolte pas !
Subis, sans murmurer, la loi du sacrifice !
Le jour n'est pas venu : l'heure de la justice
N'a pas encore sonné, dans les cœurs d'ici-bas.

Les progrès désirés lentement s'accomplissent.
Les chemins entrevus ne sont pas déblayés.
Dans l'ornière des temps les chars sont enrayés ;
Veux-tu donc être heureux, quand les autres gémissent ?

Ne maudis pas la route où nous avons marché ;
Et ne regrette pas, quand souffle la tempête,
Les faciles abris où le faible s'arrête !
Est-ce donc le repos que nous avons cherché ?

Nous sommes les pionniers de la terre nouvelle :
Nous défrichons le sol où d'autres sèmeront ;
Nous traçons des sentiers pour ceux qui nous suivront,
Et toujours en avant, le désert nous appelle.

Mais nous avons la plaine, et les grands horizons ;
Mais notre cœur palpite, et notre regard s'ouvre ;
Et l'opprimé, pour qui l'avenir se découvre,
Suit, d'un œil attendri, les pas que nous faisons.

Vois le riche, ennuyé de ses plaisirs futiles ;
Vois l'indigent, courbé sous un travail ingrat ;
Vois les grands, fatigués de leur vain apparat :
Tout le pauvre troupeau, plein d'appétits hostiles !

Les crois-tu plus heureux, ou plus libres que toi ?
Désires-tu le sort du sujet ou du maître ?
As-tu brûlé tes dieux, et voudrais-tu renaître,
Toi, penseur affranchi, fils d'esclave ou de roi ?

Avance et lutte encore ; cherche, laboure et creuse !
Trempe de tes sueurs les sillons entamés !
Prépare la moisson pour les cœurs affamés,
Et montre aux attardés la terre plantureuse !

Nous ne sommes pas seuls, ami : n'entends-tu pas
Là-bas, derrière nous, ce bruit confus ? regarde !

Les bataillons serrés rejoignent l'avant-garde...
Nous les croyions bien loin... Ils marchaient sur nos pas.

LE MAL

Évocation

Misère, douleur, Mal... L'homme veut vous connaître.
Paraissez, justifiez Dieu !
Si c'est pour vous qu'il nous fit naître,
Terre maudite, adieu !

Chœur

Terre et cieux, faites silence !
Vivants et morts, écoutez !
Las des fardeaux qu'il a portés,
L'homme interroge l'existence.
Vivants et morts, écoutez !
Terre et cieux, faites silence !

La voix du mal

Je suis le sombre problème
Que tu n'as pas deviné.
Sur moi l'on crie anathème,
Depuis que le Monde est né.
Je suis le Mal ; et l'on me nomme
Guerre, famine, désespoir.
Sur le berceau du premier homme,
J'ai planté mon drapeau noir.

Chœur

Terre et cieux, faites silence !
Vivants et morts, écoutez !
Las des fardeaux qu'il a portés,
L'homme interroge l'existence.
Vivants et morts, écoutez !
Terre et cieux, faites silence !

La voix

Sur tous les points de la terre,
J'ai dévoré les mortels.
Pour apaiser ma colère,
On m'a dressé des autels.

Je suis le crime et le blasphème,
La soif du sang, la soif de l'or....
Hommes, pourtant, si Dieu vous aime,
Je suis autre chose encore.

Chœur

Terre et cieux, faites silence
Vivants et morts, écoutez !
Las des fardeaux qu'il a portés,
L'homme interroge l'existence.
Vivants et morts, écoutez !
Terre et cieux, faites silence !

La voix

Vois-tu, là-haut, dans le bleu sombre,
Quand ton ciel s'éclaircit un peu,
Parmi les étoiles sans nombre,
Scintiller ce globe de feu ?...
De sa flamboyante étincelle,
Il éclaira tes pas errants.
Sais-tu le nom dont on l'appelle ?
Eh bien ! c'est Lucifer ! – Comprends !

Chœur

Terre et cieux, faites silence
Vivants et morts, écoutez !
Las des fardeaux qu'il a portés,
L'homme interroge l'existence.
Vivants et morts, écoutez !
Terre et cieux, faites silence !

La voix

Dépouillé de ses traits funèbres,
Il a pris un front glorieux.
Il était Prince des ténèbres,
Le voilà Prince dans les cieux.
Comprends-tu sa double carrière :
Nuit et soleil ; crime et vertu ?
Le Mal apporte la lumière.
Dis, fils de l'homme, comprends-tu ?

Chœur

Dieu ! le voile se déchire.
Dieux ! pourrions-nous enfin lire
Le livre fermé du sort !
O grande voix, continue !
Tourne la page inconnue :
Dis-nous la Vie et la Mort !

La voix

La Vie est la marche ascendante
Vers l'idéal, toujours lointain.
Le progrès est la loi vivante ;
Le bonheur est le but certain.
La Mort n'atteint que la matière
Qu'elle pétrit dans le tombeau ;
L'esprit, pour une autre carrière,
Emprunte un vêtement nouveau.

Chœur

Dieu ! le voile se déchire.
Dieu ! pourrions-nous enfin lire
Le livre fermé du sort !
O grande voix, continue !
Tourne la page inconnue :
Dis-nous la Vie et la Mort !

La voix

Dans un cercle tracé d'avance,
Faible d'abord et limité,
L'Être arrive à la Conscience,
Et sort de la Fatalité.
De plus en plus libre, il prépare
Ses existences à venir.
Quand il s'arrête, ou qu'il s'égare,
La souffrance vient l'avertir.

Chœur

Dieu ! le voile se déchire.
Dieu ! pourrions-nous enfin lire
Le livre fermé du sort !
O grande voix, continue !
Tourne la page inconnue :
Dis-nous la Vie et la Mort !

La voix

La souffrance, loi de nature,
Qui prouve votre liberté ;
Creuset où votre âme s'épure,
Pour parcourir l'Éternité !
La première écorce est mauvaise ;
La gangue obscurcit le métal...
Comme l'acier dans la fournaise,
L'homme se trempe dans le mal.

Chœur

Dieu ! le voile se déchire.
Dieu ! pourrions-nous enfin lire
Le livre fermé du sort !
O grande voix, continue !
Tourne la Page inconnue :
Dis-nous la Vie et la Mort !

La voix

Et, du Mal, éclot l'Espérance,
Fleur d'en haut qui germe ici-bas ;
Et le Mal produit la Science,
Qui découvre Dieu pas à pas.
Si l'effroi d'une âme souffrante
Vers le ciel ne se fût tourné,
Dans ta félicité stagnante,
Ce Dieu, l'aurais-tu deviné ?

Chœur

Dieu ! le voile se déchire.
Dieu ! pourrions-nous enfin lire
Le livre fermé du sort !
O grande voix, continue !
Tourne la page inconnue :
Dis-nous la Vie et la Mort !

La voix

Va donc, va toujours ; fais ta route,
Et ne te plains pas de souffrir !
Le bonheur a le prix qu'il coûte ;
Pour posséder, sache acquérir !
Tout voir, tout aimer, tout connaître,

Voilà ton but, cœur abattu !
Sans un but, à quoi sert de naître ?
Et sans le Mal, marcherais-tu ?

Chœur

Dieu ! le voile se déchire.
Dieu ! nous pouvons enfin lire
Le livre fermé du sort.
O grande voix, ô lumière !
Déjà notre âme, en prière,
Bénit la Vie et la Mort.

LIBERTÉ, FATALITÉ

Cette Loi, qui régit, dans l'ordre universel,
Les ordres séparés, parcelles de l'ensemble ;
Qui règle les rapports, distribue et rassemble ;
Et qui prête à la vie un secours maternel ;

Par qui les éléments ont leur tâche fixée,
L'atome son attrait, l'animal son instinct,
Toute cause son but, tout être son destin,
Et les plus grands soleils leur orbite tracée,

C'est le code absolu : C'est la Fatalité,
Dont on a méconnu la divine assistance.
Laissez-moi lui donner ce doux nom : Providence !
Il comprend à la fois la force et la bonté.

Dans le cercle prescrit par la règle éternelle,
L'être libre se meut. A la fois serf et roi,
Il subit et soumet la Nature, et son *moi*
Se dégage, en luttant, de la Souche immortelle.

Nous avons vu l'Enfant, dont la force a grandi
Du bras qui le soutient repoussant la tutelle,
Essayer fièrement son audace nouvelle,
Indocile, mutin, tapageur et hardi.

Plus il est jeune, et plus sa volonté persistes
La morale l'irrite, et le sermon l'endort.
Il est méchant, il crie, il égratigne, il mord...
Son petit *moi* s'impose, et s'entête, et résiste.

C'est pour mieux s'affirmer comme un être complet ;
Pour mieux se distinguer de toute autre existence.
Plus faible est son esprit, plus frêle sa puissance,
Et plus il a besoin de se prouver *qu'il est*.

Telle l'Humanité, dans sa phase première,
Méconnaît le devoir, brave l'autorité,
Amène le désordre avec la liberté,
Et ferme obstinément les yeux à la lumière.

Mais ce trouble apparent, qui vient poser le mal
Dans les calmes accords de la grande Harmonie,

C'est un chemin nouveau par où monte la Vie ;
C'est le premier pas fait vers le progrès moral.

L'enfant grandit encore, et son âme s'éclaire.
Il comprend mieux la voix et les douces leçons
Qui lui disent les lois du monde où nous passons,
Et déjà, sans effort, obéit à sa mère.

Il est homme, et ses pas s'avancent résolus.
Dans le concert humain, planète ou satellite,
Il a choisi sa place, il décrit son orbite.
Plus libre que jamais, il ne s'égare plus.

Ainsi la liberté, dans son essor suprême,
Et sa pleine raison, se rallie, à la fin,
Par un choix volontaire, au Mouvement divin,
En accomplit les lois, les proclame et les aime.

Savez-vous maintenant pourquoi ces rois des cieux,
Les grands Soleils, soumis à la charte absolue,
Ne s'écartent jamais de la ligne voulue,
Et forment librement leurs groupes radieux ?

Et savez-vous pourquoi l'Homme s'égare et tombe,
Se relève, meurtri, pour un nouvel effort,
Et, d'écueil en écueil, cherche et trouve le port,
Éclairé par le mal, retrempé dans la tombe ?...

La marche de la vie est la même partout.
La loi particulière et la loi générale
Mènent au même but, par la même morale ;
Un seul code régit la partie et le tout.

Hommes, si vous voulez établir la justice,
Dont l'accomplissement est encore attendu,
Faites cesser enfin ce grand malentendu,
Et qu'à l'autorité la liberté s'unisse.

GENÈSE

Quand le Globe futur, entraîné dans l'espace,
Métal en fusion, grand tourbillon de feu,
Sous l'épaisse vapeur qui presse sa surface,
Se refroidit un peu,
On voit bientôt la Vie, en des essais informes,
Du Monde qui commence agiter le limon,
Et se fractionner en des milliers de formes,
Sans famille et sans nom.

C'est l'heure du Chaos, et des choses énormes ;
Embryons monstrueux, infusoires géants,
Pêle-mêle, au hasard, immondes et difformes,
Éclosent tout béants.
Les gaz, la terre, l'eau confondent leurs mélanges.
Dans ces amas impurs, d'où l'ordre sortira,
La nature pétrit les ébauches étranges
De tout ce qui sera.

Dans l'onde bouillonnante et les plaines fangeuses,
A la crête des monts, sur les flots noirs dressés,
Naissent, de toutes parts, les plantes tortueuses,
Les monstres cuirassés.
Le Dragon fabuleux et le sombre Vampire,
Effroyables démons dignes d'un tel enfer,
Prennent possession de ce lugubre empire
Qu'illumine l'éclair.

Tout ce monde hideux, épars dans les ténèbres,
Aux éclats de la foudre, au choc des éléments,
Dans ses combats affreux, dans ses amours funèbres,
Unit ses hurlements.
Et, par instants, crevant son écorce mouvante,
Le feu captif, qui roule et fermente à grand bruit,
Volcan improvisé, jette une autre épouvante,
Dans cette horrible nuit.

Parfois un grand déluge et son deuil séculaire
Interrompent la vie, effacent ses travaux ;
Mais c'est pour préparer une nouvelle terre,
Et des moules nouveaux ;
Et les rocs étagés, précieuses archives,
Où les créations s'impriment tour à tour,

Conservent, dans leurs flancs, les pages successives,
Que nous lirons un jour...

Le Globe s'élabore, et les temps se succèdent ;
Un vaste continent s'est déjà soulevé ;
Les flots, tièdes encore, se retirent, et cèdent
Le sol qu'ils ont couvé ;
Les fleuves écumeux, à travers les vallées,
Creusent des lits profonds à leurs parcours lointains,
Et la mousse gravit les montagnes pelées,
Aux cratères éteints.

L'air s'est purifié ; les vapeurs, plus légères,
Ont dégagé le ciel ; le soleil a paru ;
Une flore plus riche a chassé les fougères,
Et l'herbe tendre a crû ;
Et les grands ruminants, dans les plaines nouvelles,
Broutent paisiblement le pâturage amer ;
Et le premier vautour a déployé ses ailes,
Dans les champs bleus de l'air.

Va, Globe, suis le cours de tes œuvres sacrées !
Change, efface, reprends ton travail imparfait ;
Et, recevant d'en haut les saisons mesurées
Que le soleil te fait,
Emprunte à ses rayons la lumière et l'arôme !
De couleurs, de parfums, ardent à t'imprégner,
Prépare avec amour le splendide royaume,
Où l'Homme doit régner !

Le jour est arrivé les fruits pendent aux branches ;
Les fleurs parfument l'air ; l'oiseau dit ses chansons ;
Les agneaux bondissants laissent leurs toisons blanches
Aux ronces des buissons ;
Le chien poursuit déjà la sauvage curée ;
On entend, au désert, la cavale hennir...
L'animal est fini ; la Nature est parée...
Le maître peut venir !

D'où vient-il, le front haut, la démarche altière ?
Désarmé, mais si fort ! souverain et régent,
Il mesure le ciel, et sonde la matière,
D'un œil intelligent...
Êtres qui l'entourez, est-il de votre race ?
Exprime-t-il en lui vos essors condensés,
Ou, dans une autre sphère, a-t-il laissé sa trace ?...
D'où vient-il ?... Je ne sais.

Dans les secrets que Dieu nous dévoile à ses heures,
Ce mystère profond reste encore enfoui.
L'esprit humain, devant les lois supérieures,
Se détourne, ébloui...
Nous la saurons un jour la loi qui nous fit naître,
Dieu mit dans nos désirs la soif de l'inconnu...
Si l'homme ignore encore la source de son être
Qu'importe ! – Il est venu !

Il est, venu, posé devant ce grand problème ;
Sentant, que, fait pour lui, ce monde était son bien ;
Mais timide, étonné de tout, et de lui-même,
Et ne comprenant rien...
Et le chaos s'est fait dans son intelligence ;
Et, comme en la matière, il produira son fruit.
C'est la commune loi de tout ce qui commence :
L'aurore après la nuit.

Cœur humain, aime donc ! cherche, science humaine !
Rencontrez-vous, tous deux, sur le même chemin !
Éclairons l'ignorance, et bannissons la haine ;
Prenons-nous par la main.
Aimons ! l'intelligence est un don secondaire.
Le voile de l'esprit, l'amour le lèvera.
Que l'homme embrasse l'homme, et dise à Dieu : – Mon père !
Le Genre humain saura.

SOLIDARITÉ

Que nous dit, la Nature ? – Homme, je suis ta mère.
Pour toi s'est accompli mon travail séculaire :
J'ai préparé pour toi
Cette terre féconde, où s'étend ton empire,
Et tout ce qui végète, et tout ce qui respire...
O mon fils, aime-moi ! –

Que nous dit l'Animal, et que nous dit la Plante ?
– Maître, moi je t'habille, et moi je t'alimente ;
Sans nous, tu ne peux rien.
Nous purifions l'air que ta poitrine aspire ;
Ton sort est notre sort ; tu meurs, si tout expire...
O maître, aime-nous bien ! –

Et l'homme dit à l'homme : – Un but commun nous lie ;
Ensemble, nous marchons à l'assaut de la vie ;
Frère, soutenons-nous !
L'égoïsme délire, et la haine blasphème ;
Tu ne peux me frapper, sans te blesser toi-même ;
Les méchants sont des fous. –

Homme, le savais-tu que l'homme était ton frère ?
La voix qui s'éteignit au sommet du Calvaire
Te l'a pourtant appris...
Lettre morte en naissant, inutile semence !
Ta lèvre a bégayé les mots de sa croyance ;
Mais tu n'as pas compris.

La haine a persisté ; la lutte continue.
L'amour n'a pas suffi la science est venue,
Et parle comme lui.
Elle, aussi, porte au front la divine auréole ;
Mais vous ne pourrez pas étouffer sa parole,
Pilates d'aujourd'hui !

Voici la grande loi, la Morale éternelle
Que la création, verbe divin, révèle
A notre liberté ;
Le Code souverain qui régit tous les êtres,
Reliant l'homme à l'homme, et les fils aux ancêtres :
La SOLIDARITÉ !

Quel est ce long sanglot qui monte
Des bas-fonds de l'Humanité ;
Crime et douleur, détresse et honte,
Concert lugubre et tourmenté ?

J'ai beau vouloir fermer l'oreille,
Glacer mon sang, murer mon cœur ;
Le bruit sinistre me réveille,
Et vient me gêner mon bonheur.

– Je n'ai pas causé vos misères ;
Je n'arrête pas le progrès.
Que vous soyez, ou non, mes frères,
Laissez-moi donc dormir en paix ! –

Mais toujours, plaintive et lointaine,
Ou menaçante à mon côté,
La voix de la souffrance humaine
Me répond : – Solidarité ! –

Qui passe ? – La mort. – D'où vient-elle ?
Du village, au bord du marais
Dont le miasme impur l'appelle.
– Où va-t-elle ? – Dans ce palais ! –

La paix règne avec l'abondance ;
Les bras et les cœurs sont unis.
Peuples heureux, la Providence
Vous a donné des jours bénis !

Que la richesse s'accumule !
En foules joyeuses, allez,
De vos cités où l'or circule,
A vos sillons couverts de blés !

Mais... Quel trouble !... Des cris, des larmes !...
Quel malheur vous a frappés tous ? ...
Mères, d'où viennent vos alarmes ? ...
Jeunes hommes, où courez-vous ? ...

– La guerre, disent-ils ! la guerre !...
– Où ?... Pourquoi ?... Parlez ! qui le sait ? ...
– Là-bas, sur un coin de la terre,
Un peuple opprimé gémissait ;

Oublié sous la loi du glaive,
Seul, un jour, en invoquant Dieu,
Mutilé, sanglant, il se lève...
Et les nations sont en feu.

Je vois la foule qui s'amasse...
Un échafaud dressé !... Pourquoi ?...
Et, sur ce tombereau qui passe,
Cet homme pâle... c'est le Roi !

Ah ! pauvre Roi, cœur débonnaire,
Créé mouton plutôt que loup !
Ah ! pauvre Roi !... Ce peuple est fou !
– Arrête, foule sanguinaire ! –

La charrette roule toujours,
Au milieu des regards de haine !...
– Qu'a-t-il donc fait ? Colère humaine,
Prends son trône, épargne ses jours !

A-t-il, entre deux patenôtres,
Détruit, par le fer et le feu,
De pauvres gens qui priaient Dieu
Un peu différemment des autres ?

A-t-il, dans sa royale cour,
Sous la garde de ses gens d'armes,
Versé vos sueurs et vos larmes
Dans la coupe des Pompadour ?

– Non, il est pur, de mœurs austères ;
Vos maux, il voudrait les tarir.
– Alors, pourquoi doit-il mourir ?
– Va le demander à ses pères !

Comme elle dort, la jeune vierge !
Quel âge a-t-elle ?... Aux plus vingt ans ...
Près de son lit, pourquoi ce cierge ?

Mon Dieu, comme elle dort longtemps !

Mais, qui vient-là ? Fermez la porte !
Comment peut-on marcher ainsi !
Ah ! c'est un cercueil qu'on apporte...
Sortez donc ! ce n'est pas ici.
– C'est bien ici. Ma fille est morte,
Pleurez, vous êtes père aussi.

– Morte ! et sa joue est encore rose !...
– Oui, l'affreux symptôme est resté.
Je l'admirais, sans voir la cause,
Et j'étais fier de sa beauté...

C'était un mal héréditaire ;
Sa mère, à trente ans, trépassait...
Par bonheur, elle n'est pas mère...
Tenez, le docteur le disait !...
– Mais d'où vient ce mal séculaire ?
– Débauche... ou misère... qui sait ?

Regardez ces masses brutales,
Ces hommes soûls, ces femmes sales,
Et ces enfants déguenillés,
Dont la bouche, qui parle à peine,
Bégaie une parole obscène
A leurs parents émerveillés !

Ils sont pourtant de même espèce
Que le Nabab et la Duchesse.
– Horreur ! ne dites pas cela !
C'est une race condamnée.
Quelle commune destinée
Avons-nous avec ces gens-là ?

– D'où vient le bandit fauve et sombre,
Dont le couteau frappe dans l'ombre ?
D'où vient la fille à l'œil hardi,
Dont l'embrassement te remplace,
O mère, et verse, dans ta race,
Le poison d'un amour maudit ?... –

Solidarité ! C'est la loi commune.
C'est la loi qui fait que la Vie est une ;
Que tout se rattache, et que tout se tient :

Les Mondes entre-eux, les races entre-elles,
Les vils et les grands, les forts et les frêles.
Le siècle qui passe et celui qui vient.

Insensé qui veut s'isoler des autres !
Les maux de chacun sont partout les nôtres.
Nul ne peut se faire un destin à part.
Du Gange empesté la mort nous arrive ;
Et, de tous les cœurs, et, de chaque rive,
La douleur nous dit – Frère, prends ta part ! –

Le scalpel en main, fouillons donc nos plaies !
O mal, c'est en vain que tu nous effraies,
Tes germes impurs sont connus de nous.
Des fronts maculés essuyons la fange !
L'homme est un degré pour monter à l'ange ;
Mais on n'est reçu qu'en arrivant tous.

LA VIE

Vie universelle

Partout l'Esprit de vie anime la substance,
Et l'atome en est pénétré ;
Minéral, plante, chair, remplis de son essence,
Vivent, à tout degré.
L'éternel ! Mouvement est sa force agissante ;
L'amour est son foyer, l'Infini son milieu.
Dans la forme passive et dans l'âme pensante,
Il manifeste Dieu.

Dieu, c'est TOUT, et c'est Lui, simple, multiple, immense,
Créant, de toute éternité,
Les fractions sans fin qu'il contient en puissance.
Dans sa grande Unité.
Et, dans l'Être absolu, la Vie universelle
Réalise partout ses attributs divers ;
Et Dieu vit dans le tout, et dans chaque parcelle
Des vastes univers.

Voilà le dernier but, et la première cause,
Le *pourquoi* suprême et commun :
Dieu se manifestant dans l'être et dans la chose.
Et restant toujours UN !
Ainsi, de l'unité découlent tous les nombres ;
Ainsi, le fil vibrant donne tous les accords ;
Ainsi, le blanc contient les rayons, clairs ou sombres,
Dont se parent les corps.

Vie individuelle

Au foyer d'où sans cesse elle émane, sans cesse
La Vie aspire à remonter.
C'est l'invincible élan par lequel tout progresse,

Et se laisse emporter ;
C'est le flot infini de la force animique,
Refluant vers le cœur pour s'imprégner d'amour ;
C'est le double courant de l'échelle mystique,
Que Jacob vit un jour.

Pleine du feu vivant, la matière fermente ;
Et l'Esprit, cherchant son chemin,
S'individualise et, monte dans la plante,
Premier essor divin !
Par un effort nouveau, s'arrachant de la terre,
Il bondit sur le sol, ou plane dans les airs,
Inconscient encore, mais déjà volontaire,
En ses instincts divers.

Un pas de plus, l'instinct devient Intelligence ;
L'être pivotal est formé.
La Conscience naît, et son règne commence ;
L'Homme s'est affirmé !
La ligne du progrès n'est plus droite et fatale ;
Pour de plus grands destins, le libre arbitre éclot.
C'est par la volonté, c'est par la loi morale,
Qu'il doit monter plus haut.

Immortalité

C'en est fait : point acquis dans l'Ame universelle,
Le *moi* s'est posé pour toujours.
Suis ton expansion, Vie individuelle !
Va, sans compter les jours !
Tu peux faillir, errer, diminuer ton être,
Et te nier toi-même, et blasphémer Dieu !... Mais
Passer, t'évanouir, t'effacer, disparaître...
Jamais, jamais, jamais !

Voyez-vous ce travail de millions d'années
Créant enfin l'être pensant,
L'embrasant de la soif des hautes destinées.
Libre, fier et puissant !
Donnant à ses ardeurs l'immensité pour temple.
Épurant sa raison au creuset des douleurs,
Lui révélant la vie, et lui disant : – « Contemple,
Aime, désire... et meurs ! » –

Mystification ! absurdité suprême !
– Meurs ! – au profit de quoi, de qui ?
De Dieu, qui développe et dévore lui-même
L'être émané de lui ?...
Mais, pour s'alimenter, s'il lui fallait reprendre
Ce germe à peine éclos, qui n'a pu que souffrir.
Il nous eût épargné l'angoisse de comprendre
Que nous devons mourir.

Dieu ne peut infliger d'inutile torture ;
Si l'inévitable trépas
Devait anéantir toute la créature.
Nous ne le verrions pas !
L'animal songe-t-il à cette heure terrible ?
L'homme, seul, sait la Mort, et n'ose pas bénir,
Grande prévision, cette preuve infallible
De son vaste avenir !

Ou bien, débris épars d'ébauches incomplètes,
Sommes-nous rejetés chacun,
Pour servir à tremper des âmes plus parfaites,
Dans le foyer commun ;
Et toujours, à nouveau, sans que l'épreuve cesse,
Naïssons-nous pour lutter, souffrir et mourir tous,
Tour à tour supprimés au profit de l'espèce ?...
Mais l'espèce, c'est nous !

C'est l'homme d'aujourd'hui, ceux d'hier qui vécurent,
Ceux qui doivent vivre demain,
Fils du même berceau, dont les pas se mesurent
Sur le même chemin !
Qu'est dont cet être abstrait qu'on appelle l'Espèce,
Qui doit cueillir l'épi que chacun a semé ;
Comment existe-t-il, si l'on détruit sans cesse
Ce dont il est formé ?

Mais ce n'est, pas cela. D'abord, Dieu n'est qu'un rêve ;
Rayons ce mot naïf et vain !
Bonté, puissance, amour... or çà, que l'on enlève
Tout ce fatras divin !
En vertu d'une loi sourde, aveugle et muette,
La matière se meut par son propre ressort ;
L'atome s'agglomère, ou bien se déconcrète ;
C'est la vie, ou la mort !

Et c'est tout : c'est la loi ! qu'il végète ou qu'il pense,

Brin d'herbe, homme, instinct ou raison,
Entre tout ce qui vit, la seule différence,
C'est la combinaison.

Un peu moins de carbone, un peu plus d'oxygène,
Une dose d'azote, et Newton est à point !...
Eût-on jamais rêvé que la démente humaine
Pouvait aller si loin !

Ils ont fait plus : ils ont décapité leur âme ;
Ils lui retranchent, sans pitié,
Tout ce qui l'anoblit, et tout ce qui l'enflamme,
Sa plus riche moitié !
Cette soif d'infini, ces élans d'un cœur libre
Qui cherche, aspire et porte à l'Idéal ses vœux,
Savez-vous ce que c'est ?... Un défaut d'équilibre
Du système nerveux !...

Qu'importent ces erreurs pour le progrès du monde ?
Qu'importe à l'astre radieux
Le nuage qui passe, et voile, une seconde,
Ses rayons glorieux ?
L'homme a l'horreur du vide, autant que la Nature ;
Dans sa recherche ardente il ne peut s'arrêter ;
Jusqu'au fond du néant son esprit s'aventure,
Plutôt que de douter.

Mais que notre horizon se découvre et s'étende ;
Que les siècles, régénérés,
Retrouvent tout à coup un grand Mot, qui descende
Des sommets inspirés ;
Que la lettre vieillie, et qui s'obstine à vivre,
Lasse de répéter vainement : *c'est écrit !*
Laisse tourner enfin les feuillets de son livre
Au souffle de l'esprit !

Et les cœurs, ralliés à la même croyance,
Au dogme d'amour et de paix,
Grefferont librement la foi sur la science,
Dans le champ du progrès ;
Et, sûrs que d'une aurore une aurore est suivie,
Nous nous endormirons, pleins de sécurité,
Pour franchir tour à tour les jalons de la vie,
Dans l'immortalité.

LE TRAVAIL

– Puisse-tu labourer la terre !
Dit l'Indien à son ennemi.

– Va, maudit, cultive la terre !
Dit Jéhovah à notre premier père ;
Sinistre arrêt dont les cieux ont frémi !

Et le vainqueur au faible, et le maître à l'esclave,
De la tâche infamante ont imposé le joug ;
Le glaive fut sacré partout,
Et le soc avili défricha pour le brave.

O Mère nourricière, Isis au sein fécond,
Où te pares de fleurs et te tapisses d'herbe,
Pour quelques grains de blé si tu rends une gerbe,
D'où vient que le travail est un mal si profond ?

Ta malédiction terrible,
Dieu des Juifs, pèse encore sur nos temps avancés :
Pour punir les méchants du droit commun chassés,
Notre loi, fille de la Bible,
Les condamne aux *travaux forcés* !

Le travail, c'est le mal ; et l'Oisiveté sainte
Du Paradis Indou voit s'élargir l'enceinte.

L'éternel repos ! idéal d'un fou !

Le rêve du Fakir, à travers la Judée,
Du stupide Néant nous a transmis l'idée ;
Moïse est frère de Manou.

Quel destin misérable, ô races primitives,
A pu désenchanter vos peuplades naïves ?
De quels sombres dégoûts vos labeurs abhorrés,
Laboureurs, artisans, furent-ils entourés,
Pour qu'un dogme enfantin promette à l'âme élue
L'inaction complète, éternelle, absolue ! ...

Et nous, peuples nouveaux, désespérés comme eux,
Et, comme eux, fatigués, après nos jours brumeux,
Nous ne concevons pas d'autre idéal. Notre âme

Éteint dans l'infini ses forces et sa flamme.
Notre dernier espoir, sur le seuil des tombeaux,
Se résume, en gravant ces mots : *Champ du repos !*

Non, le repos n'est pas dans la fosse comblée ;
L'existence s'agite au fond du mausolée ;
Un travail incessant déchire les tissus
Du vêtement usé, qui ne servira plus ;

Dans son ardent creuset, la divine chimie
Rend chaque molécule à sa première vie ;
Les éléments épars qu'une âme a réunis,
Retournent aux foyers qui les avaient fournis ;
Et l'on voit, attendant que l'atome mobile
A des combinaisons nouvelles s'assimile,
Sur les ifs effleurés par leurs ailes de feu,
Voltiger les follets de l'hydrogène bleu.

Quand, sous l'épais gazon qui croit au cimetière,
Le mouvement vital anime la matière,
On assigne à l'esprit, ce foyer d'action,
Un avenir sans fin de contemplation !
Immobile et muet dans le ciel, il adore
Un Dieu plus immobile et plus muet encore,
Qui, pour créer le Monde, a travaillé six jours,
Et s'est, dans son repos, replié pour toujours...

O Dieu vivant, grand souffle, activité suprême,
Aux âges tourmentés pardonne ce blasphème !

L'homme ne savait pas que ses enfantements
Devaient être le prix de longs déchirements.
Il souffrait, gémissait, s'irritait, sans connaître
La loi qui développe et fait progresser l'être.
Vaincu par la matière, et par l'homme opprimé,
Dans un cercle de fer il tournait, enfermé.
Ce ciel, où notre esprit va, par-delà les nues,
Sonder de l'Infini les routes inconnues,
Ce ciel profond était sans profondeur pour lui.
A son regard errant, qui demandait appui,
Obstacle infranchissable, élevé sur sa tête,
Une voûte d'airain disait toujours : – Arrête ! –
Et son rêve brisé retombait, furieux,
Dans son enfer maudit, pour y chercher ses Dieux.

Parfois un inspiré levait un coin du voile,
Son verbe flamboyant allumait une étoile

Dans cette nuit confuse, où les temps s'abîmaient ;
Mais les yeux de la foule, éblouis, se fermaient
Aux trop vives clartés des vérités nouvelles.
Dans ces âmes d'enfant, grossières et cruelles,
La révélation n'entraîne que par lambeaux ;
Et, comme un verre opaque autour de ses flambeaux,
Les récits fabuleux, les mythes, les mystères
En tamisaient l'éclat pour les regards vulgaires.

Au fond du sanctuaire, où les initiés
Entretenant le feu sous les divins trépieds,
La flamme se gardait quelques siècles encore,
Et, d'un rayon, créait Orphée ou Pythagore...

Et puis tout s'éteignait, étouffé lourdement.
La cendre recouvrait ce grand embrasement ;
La raison abdiquait, et venait se soumettre,
Abandonnant l'esprit pour adorer la lettre ;
Et les peuples restaient parqués en vils troupeaux,
Travaillaient et priaient, et rêvaient le repos,
Ce long repos du ciel qu'on leur vendait... O crime !
Et prêtres et seigneurs se partageaient la dîme.

Bouddha, Confucius, Zoroastre, Jésus,
Et vous, grands ignorés dont les noms ne sont plus,
Dites si ce n'est pas ainsi, clartés premières !
Qu'à tous nos horizons pâlirent vos lumières !...

Misères des temps écoulés,
Vos sinistres récits remplissent ma mémoire.
Je vois, en remontant les âges désolés,
La sueur et le sang suinter de l'histoire.
Et je ressens vos maux, vos haines, vos fureurs,
Peuples, et ma colère ardente
Voudrait rouvrir l'enfer, où Dante
A plongé vos mauvais pasteurs.

– Misérables, brûlez !... Brûlez, bêtes farouches,
Tigres, renards, maudits !... O supplices vengeurs,
Faites jaillir l'écume de ces bouches,
Et le fiel de ces cœurs !... –

Mais une voix me dit : – Laisse-les ! ils expient.
Jusqu'au jour du pardon leurs crimes les châtient.

Ils se sont eux-mêmes jugés :
Victimes et bourreaux ont mêlé leur poussière,
Et les bras oppresseurs, et les cœurs affligés
Se sont retrouvés tous dans la même lumière.
La mort ouvre l'esprit, en fermant la paupière ;
Aux lueurs de l'éternité,
Les bons voient, en avant ; le méchant, en arrière :
Son enfer, c'est la vérité !

Et je l'entends me dire encore :
– Vois cet arbre au front vert, dont la lumière dore
Les panaches flottants qui t'offrent un abri !
Sais-tu par quels efforts son germe misérable,
A travers les cailloux, la bruyère et le sable,
A pu trouver enfin les sucres qui l'ont nourri ?...

De leurs rudes travaux, ses racines chétives,
En plongeant sous le roc leurs fibres malades,
Ont dû gémir aussi ;
Mais quand elles ont vu, droit et fier, le jeune arbre
Lustrer au grand soleil son tronc pareil au marbre,
Elles ont dit : – Merci ! –

Car cet arbre si beau, c'est elles, c'est leur vie
Qui monte dans les airs en rameaux gracieux,
Et toujours altérée, et toujours assouvie,
Boit la sève du sol, et la sève des cieux.

Le travail patient, les luttes souterraines
De ce germe enfoui, qui semblait délaissé,
Ont produit ce chef-d'œuvre, ornement de nos plaines,
Où palpite la brise, où le nid s'est placé.

Ainsi nous bénirons les souffrances passées,
Quand l'arbre-Humanité déploiera ses rameaux,
Chargé de luxe et d'arts, d'amour et de pensées,
Conquis par nos labeurs, et créés par nos maux.

Hommes, nous travaillons pour une œuvre commune :
Les races d'aujourd'hui, les races d'autrefois,
Les vivants et les morts, âmes sœurs, dont chacune,
Avec toutes, n'aura qu'un cœur et qu'une voix.

Et, dans cette mer bleue, aux espaces paisibles,
Où, sur nos fronts obscurs, planent les invisibles,
Ils travaillent aussi, nos amis envolés !
Ils préparent le jour où nous deviendrons frères ;

Où les méchants, guéris, et les bons, consolés,
Soudront, par l'amour, leurs destins solidaires,
Et, tous comme un seul être, iront, en d'autres Sphères,
Chercher les buts nouveaux qui seront révélés.

Je vois, sur les plaines fertiles,
Courir des serviteurs nouveaux,
Infatigables et dociles,
Armés de pioches et de faux.

Je vois tomber les grandes herbes,
Comme les vagues sous le vent,
Et les épis couchés en gerbes,
Qu'aligne un moissonneur savant.

Que les fatigues de la grange
Ne t'effraient plus, cultivateur !
Après le moissonneur étrange,
Va venir l'étrange batteur.

Où donc sont les bêtes de somme,
Les bœufs lourds, marchant deux à deux,
Suivis d'une autre bête, l'homme,
Au joug morne attelé comme eux ?...

Un autre serviteur s'élançe,
Et les sillons sont labourés ;
Un autre encore, et la semence
Tombe, en espaces mesurés...

Qui fait là-bas grincer la scie ;
Qui moule le blé, pétrit le pain,
Réduit l'or en feuille amincie,
Bat le fer, et tranche l'airain,

Perce le flanc de la montagne,
Brise le vent, dompte les mers,
Et, demain, si l'ennui nous gagne,
Nous transportera dans les airs ?

Qui traîne ces fardeaux énormes,
Avec des bras si résolus ?...
– Des esclaves de toutes formes,
Qui ne se révolteront plus.

L'éclair transmet notre pensée ;
Le soleil dessine nos traits,
Et, sans jamais être lassée,
La nature nous dit : – Après ?... –

Hourrah ! l'homme est vainqueur la matière est soumise.

L'eau, la flamme, le fer, à nos désirs pliés,
Pour conduire nos pas vers la terre promise,
Tous nos vieux ennemis se sont associés.

Laboureurs, ouvriers, voici la récompense
Des peines d'autrefois, et des efforts nouveaux.
Si vos reins ont sué pour le cerveau qui pense,
La pensée, à son tour, soulage vos travaux.

La richesse s'étend, et va s'étendre encore.
L'art démocratisé, jusqu'à vous descendra.
Le jour approche enfin, – bénissez-en l'aurore,
Vous qui ne pensiez pas ! – où chacun pensera.

Mais il fallait souffrir, ô masse populaire,
Pour nourrir les élus qui devaient, pas à pas,
Affranchir le travail de son joug séculaire.
Ils méditaient en haut, vous labouriez en bas.

Frères, patientez ! Par les conquêtes faites,
Calculez le progrès des temps qui vont venir !
De celle où vous étiez, à la place où vous êtes,
Mesurez la distance, et rêvez l'avenir !...

Vous aurez votre part de ces mœurs raffinées,
De ces nobles instincts, de ces sentiments doux,
De ces fleurs de l'esprit et du cœur, qui sont nées
D'abord pour quelques-uns, ne le pouvant pour tous.

Tout cela, c'est le fruit long d'un travail : le nôtre !
C'est l' *Homme* qui se crée, et marche au but commun,
Et, comme l'embryon, forme, l'un après l'autre,
Ses organes naissants, qui bientôt seront un.

Oui, c'est le saint Travail, par lequel vit, et vibre
Tout être, quel qu'il soit, chacun en son milieu,
Rouge souverain du suprême équilibre,
Eternel mouvement, où se sent ÊTRE Dieu !

Sans lui, c'est le néant ; avec lui, c'est la vie.
C'est la règle absolue, et l'ordre général.
– Arrière donc celui dont la parole impie
A pu dire ce mot : – Le travail, c'est le mal ! –

FRANCE

Solférino

Le tambour bat ; le défilé commence.
– Drapeaux criblés et bataillons poudreux,
D'où venez-vous ? – Milan, Parme, Florence,
Solférino, vous répondez pour eux. –
Le sang versé me semble un sacrilège ;
Je hais la guerre, et, pourtant, me voilà
Sur le parcours du glorieux cortège ;
Et j'applaudis, comme ceux qui sont là.

Toi seule, ainsi France, pour une idée,
Un large espoir, un but resplendissant,
Toi seule ainsi, t'avances, décidée,
Sans ménager ni ton or, ni ton sang.
Voilà ton crime, et tu fus condamnée
Dans les conseils des Caïphe et des Rois !
Va, tu peux bien t'appeler fille aînée
Du grand martyr, qui mourut sur la croix !

– C'est le progrès ! qu'importe ce qu'il coûte ?
En avant, marche ! et que Dieu soit témoin ! –
Tes pieds saignants aplanissent la route
Aux nations, qui te suivent de loin,
Devant tes pas se creusent des abîmes
Où tes enfants vont périr, entassés...
– Qu'importe encore ? Tombez, chères victimes !
Comblez le gouffre ! Et vous, peuples, passez ! –

Ils passent : tous les empires, les races,
Dans ton orbite attractive emportés ;
Ils passent tous, et glanent, sur tes traces,
Leurs lois, leurs mœurs, leurs arts, leurs libertés.
– Prenez, prenez ! Quand la récolte est faite,
D'autres moissons germent dans mon cerveau.
Ne tremblez pas, si parfois je m'arrête...
C'est pour mûrir un problème nouveau ! –

Ton nom béni veut dire délivrance.

Les opprimés le murmurent tout bas.
En priant Dieu, leurs lèvres disent : – France ! –
Dieu, c'est le cœur ; la France, c'est le bras.
Entendez-vous la voix libératrice
Du peuple élu qui porte le flambeau ?
Quand, sur le monde, il a crié : – Justice ! –
On voit sortir Lazare du tombeau.

Contre ce nom, trop glorieux peut-être,
Tu vis souvent des hordes se lever ;
Faibles troupeaux, sous le bâton du maître,
Mordant la main qui les voulait sauver.
L'Europe, un jour, lança, dans un blasphème,
Jusqu'à ton cœur, son bétail ameuté...
Ton sang coula sur eux comme un baptême :
Ils sont partis, rêvant l'égalité.

Longtemps ainsi, faudra-t-il que le glaive
Tranche les nœuds de l'avenir humain ?
Tant que le droit, sans la force, est un rêve,
Garde l'épée, et poursuis ton chemin !
Bientôt un mot, cri divin : – Plus de guerre ! –
Couronnera le travail commencé ;
Et ce grand mot, France, ma noble mère
C'est encor toi qui l'auras prononcé !

Sedan

Ils reviennent encore, désarmés, tête basse,
Et sans marquer le pas, et sans garder le rang ;
Pauvres soldats vaincus que l'ennemi nous rend,
Cavaliers, fantassins, pêle-mêle tout passe.

– A Berlin, pour l'Empire ! à Berlin ! pour la foi
César contre Luther, criaient les voix pieuses ;
Le Saint-Père a de loin béni les mitrailleuses ;
L'impératrice a dit : « C'est là ma guerre, à moi ! »

Ne dis pas que tu fus trompée ;
Que cette lugubre équipée,
France, s'est faite malgré toi ;
N'accuse ni lâche, ni traître !

Quand un peuple se donne un maître,
Il ne peut accuser que soi.

De tout ce qu'il a fait pour ta gloire ou ta honte,
Avec l'or et le fer que tu mis dans sa main,
Autant et plus que lui, Nation, tu dois compte
A toi-même, en ce jour, à l'histoire, demain.

Ne dis pas que tu fus trompée ;
Ta fortune comme ton bras,
Ton honneur comme ton épée,
Aveuglément tu les livras.

Tu dois compte de tout, même du premier crime,
Qu'en l'absolvant, tu fis le tien ;
Le jour où l'acclama ta voix presque unanime,
Si sa main t'eût déjà fait rouler dans l'abîme,
La Conscience eût dit : – C'est bien ! –

Pourtant, quand l'Italie en fête
Lui jetait ses baisers d'adieu,
Dans le cœur de l'homme et de Dieu.
Sa lettre de grâce était prête.
Tout ce peuple exaltant son nom
Dans l'élan de la délivrance,
Faisait de sa reconnaissance
Le plébiscite du pardon.

Sous un rayon de pure gloire
Décembre s'évanouissait ;
La date sombre s'effaçait
Jusqu'au fond de notre mémoire ;

Et, dans le triomphe commun,
Confondant le chef et l'armée,
Pour la foule enthousiasmée,
Aigles, drapeaux, ne faisaient qu'un.

Ah ! s'il avait voulu, l'alliance était faite ;
Il était chef de file, et nous le suivions tous ;
Et l'Europe sentait qu'elle avait une tête ;
Et la paix générale était notre conquête ;
Et les progrès bénis s'accomplissaient par nous.

— Mentana, le Mexique, en réponse à ce rêve !
Et ce n'est rien : Il faut que ton destin s'achève,
France ; il demande encore ton vote sur son nom ;

Il veut se retremper dans ce nouveau baptême,
Et, sans pitié pour toi, sans pitié pour lui-même,
France, tu ne lui dis pas : Non !

– Berlin ! Berlin ! Quand je dis : paix, c'est guerre !
– Va donc, pauvre trompeur trompé par ta chimère,
Trompé par tes flatteurs dans leur zèle imprudent ;
Va, c'est la fin de tout, du réel et du songe ;
Car voici ton dernier mensonge :
Quand tu dis Berlin, c'est Sedan.

Revanche

Pille, brûle, vainqueur ! bois mon sang, bois ma honte !
Prends mon or, mes remparts, mes provinces, prends tout.
De ce rire insolent grève encore ton compte !...
Mais, sur mon sol meurtri, ne laisse rien debout !

Rien, pas même l'espoir ; rien, pas même le rêve !
Tu me tiens sous tes pieds, profite de l'instant !
Tu sais, je rebondis ; tu sais, je me relève...
Prends garde à la revanche ! ... – oui, revanche ! et pourtant,

France, n'as-tu jamais, dans les jeux de tes princes,
Des villages brûlés ravagés la moisson ?
France, n'as-tu jamais confisqué de provinces,
Et jamais au vaincu fait payer sa rançon ?

Si ce peuple Allemand, qui lit trop ses annales,
Des haines d'autrefois garde le culte amer,
N'avais-tu pas voué des rancunes égales
A cet autre voisin qui venait de la mer ?

Pour te faire oublier la funèbre légende
D'Albion la perfide et de son Prince Noir,
De ton sol, sous leurs pieds, devenant une lande,
Et de tes paysans réduits au désespoir,

Le temps n'a pas suffi, ni la raison plus haute ;
Il fallut qu'embrasés de communes fureurs,
Contre un même ennemi combattant côte à côte,
Tes armes et ton sang se mêlassent aux leurs.

– Revanche ! Encore du sang pour arroser les haines ;
Et les haines, sans fin, repoussant chaque jour ;
Et la paix préparant les revanches prochaines ;
Et vaincus sur vainqueurs se ruant tour à tour !

Et toujours le carnage appelant le carnage,
Et les vaisseaux blindés, et les boulets pointus,
Et la science, et l'or, et les âmes, en rage,
Battus contre battants, battants contre battus !...

O lumière ! ô progrès ! Est-ce ainsi que se fonde
L'avenir dont la voix prédit l'avènement,
Et vas-tu présenter cet idéal au monde,
Toi qu'il écoute, même en ton abatement ?

– Revanche pour ta gloire ! Ah ! combats et conquêtes
Ont d'assez de lauriers garni ton étendard !
Ta gloire, elle est écrite, ont chanté tes poètes,
Des bords du Tanaïs, aux sommets du Cédar ;

Et, des champs labourés quand on refait les tombes,
On n'y rencontre pas d'ossuaires pareils
A ceux qu'ont entassés les vastes hécatombes
De tes grands Empereurs et de tes Rois-Soleils.

– Revanche, oui ! mais non pas la revanche vulgaire
Des peuples enfiévrés et des rois batailleurs.
La revanche idiote, éternisant la guerre,
Des soldats mieux dressés et des canons meilleurs !...

Je t'avais dit un jour, garde l'épée, ô France,
Garde l'épée, et va, pour le droit, jusqu'au bout !
Eh bien, cette parole était de la démence :
Avec l'épée, on tue... On tue, et voilà tout.

C'est avec la raison, et c'est avec l'exemple,
C'est avec l'équité qu'on affirme les droits ;
C'est avec des martyrs qu'on édifie un temple,
Et le monde païen finit sous une croix.

Laisse-les s'égorger, puisqu'ils ne voient encore
Que le fer et le feu pour suprême raison ;
Prépare le refuge, et rallume l'aurore
Dont ton Quatre-Vingt-Neuf éclaira l'horizon !

Fais la cité modèle où trône la justice !

Quand un rayon divin la fera resplendir,
Ils viendront copier le plan de l'édifice
Où les siècles verront le genre humain grandir.

La voilà, ta revanche, et plus sûre que l'autre.
Effaçant la conquête et le sang répandu ;
Ruine, deviens salut ; vengeance, sois apôtre,
Et tu regagneras plus que tu n'as perdu.

A l'œuvre ! le temps presse ; en ces heures troublées,
Les faibles, anxieux, et les forts, incertains,
Sentant gronder au loin d'effroyables mêlées,
Tournent les yeux vers toi, pour chercher leurs destins.

Car toujours sur tes pas, qu'ils montent ou descendent.
Les regards sont fixés, France, et, sous ta pâleur,
Épiant tes desseins, les nations attendent
Ce que le grand vaincu fera de son malheur.

LA MORT DES VIEUX DOGMES

Au-delà des vieux monts, j'entends un glas qui sonne.
Quel est donc ce grand mort, qui n'a pas de tombeau,
Qui gît abandonné, sans émouvoir personne,
Et n'a, pour éclairer l'ombre qui l'entourne,
En haut, pas une étoile, en bas, pas un flambeau ?...

Des palais écroulés dans un marais immonde,
Lui font un lit de fange et de marbre glissant ;
Son linceul, dont les plis pourraient couvrir un monde,
Dans la noire épaisseur de cette nuit profonde,
Jette un sombre reflet d'or, de pourpre et de sang.

On sent autour de lui comme une odeur fétide
De peuples égorgés et de bûchers éteints ;
L'anathème est encore sur sa lèvre livide,
Et, de son bras raidi qui s'étend dans le vide,
Il semble nous montrer d'effroyables destins.

Le glas, répercuté de royaume en royaume,
Roule à travers l'Europe, et, franchissant les mers,
Porté sur l'Océan par un vaisseau fantôme,
Va faire tressaillir, atome par atome,
La cendre des Incas, dans les pampas désertes.

La Mecque, Bénarez, toutes les villes saintes,
Sous leurs temples géants sentent le sol trembler ;
Les voûtes de granit et les coupoles peintes
Chancellent sur leur base, et mugissent des plaintes
A leurs Dieux impuissants qui les laissent couler.

Et le Lama d'Asie, en son palais magique,
Que la faux de la mort n'a jamais visité,
Interrompt un moment son lugubre cantique,
Pour écouter au loin cette voix métallique,
Qui lui prédit la fin de son éternité.

Et les dogmes de peur, et les dogmes de haine,
Torture, enfer, néant, Dieux jaloux, Dieux vainqueurs,
Et toutes ces fureurs de la démence humaine,
Se dissipent enfin devant l'aube sereine
De l'Idéal nouveau qui rafraîchit nos cœurs.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	2
Poésie	4
QUESTION	6
L'ENFANT	7
<i>A mon fils</i>	7
L'AMOUR	10
TRISTESSE	12
LE PRINTEMPS	13
LE NUAGE	15
QUI VOUS ENTEND ?	17
SENTIMENT ET RAISON	19
FOI	20
LA MORALE	22
AGE D'OR	23
(...)	25
IL EST PARTOUT	28
LES MORTS	30
SOYEZ HEUREUX !	32
LA PLANTE	34
LA FORÊT	36
COURAGE !	39
LE MAL	41
LIBERTÉ, FATALITÉ	46
GENÈSE	48
SOLIDARITÉ	51
LA VIE	56
Vie universelle	56
Vie individuelle	56
Immortalité	57
LE TRAVAIL	60
FRANCE	67
Solférino	67
Sedan	68
Revanche	70
LA MORT DES VIEUX DOGMES	73